

XYZ. La revue de la nouvelle

Appendice

Claudine Potvin



Numéro 112, hiver 2012

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Potvin, C. (2012). Appendice. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 41–44.

Appendice

Claudine Potvin

ELLE ATTENDAIT sa meilleure amie. Celle-ci avait promis de venir en juillet. Vivre dans l'Ouest signifie que les amis et la famille viennent vous visiter une fois pour voir les Rocheuses ou Vancouver. Quand ils les auront vues, ils n'auront plus de raisons de revenir. Une nouvelle identité s'accroche, celle d'un appendice des Rocheuses. Ça pourrait être pire, se disait-elle. Elle aurait pu devenir l'appendice d'un homme, un organe pratiquement inutile qu'on enlève une fois le mot dit. Elle aurait pu être attachée à un nom de rue, une insignifiance. Une chaîne de montagnes, c'est monumental. Mais ce n'était pas elle, enfin pas vraiment. Pas de quoi en faire une histoire...

Dire « je », écrire l'exil de cette femme. Elle habite depuis un siècle dans un pays étranger. Elle travaille, parle, circule, passe à côté de l'autre. Un « je » rétréci peut-être... Confrontée à la mémoire géographique d'un avant et d'un ailleurs, stérile, aux prises avec l'absence, le froid, l'impossible reconnaissance.

Faut-il parler de pertes ? Une étrange intimité, un langage fait de perversions et de séductions s'enroule autour de ma taille. Un serpent, un ici dans le mouvement d'une voix couchée sur le papier ciré des biscuits frigidaire de ma mère. Épices mélangées aux odeurs familières. Démunie de faits et gestes, d'espaces familiers, non légitime en quelque sorte, différente, cela va de soi.

Dans ce pays, le cinéma ne voyage guère. J'ai vu Crazy, Les invasions barbares et Incendies. Je fais la queue pour voir des niaiseries américaines. Les scénarios ne correspondent pas. En chute libre. Je m'entends causer de littérature. Personne n'écoute. Je me plains. Bien sûr, il y a les longs soleils de plaine tournant la page de jours esseulés. Bien sûr, il y a des glissements d'intentions sous la couverture. Des amants sur la grand-route, des petits bonheurs, des fêtes foraines.

L'écrivaine bouge. Utopies du féminin. D'une jeune et belle écriture, ose-t-elle dire. De l'abstraction dans un lieu mal défini, vécu en dehors d'une économie amoureuse, de tant et tant de promenades, de vides à n'en plus finir, de flâneries au coin des rues, de nostalgies d'un monde ancien. Elle se souvient d'un temps où Montréal envahissait tous les recoins de sa mémoire, d'une mémoire d'enfance coulant telle une rivière dans le décor urbain entre Sherbrooke et Ontario. Une station de métro tard la nuit, une cour italienne pleine de plants de tomates, migrante, un bureau de gynécologue, un corps de poète, un premier petit ami, une salle de cours, un désir de grand-mère, une langue feuillue. Inscrite dans la main en train de bloquer l'auto, la douleur, en traversant la rue. Montréal transplantée. Changement d'adresse. De l'Argentine aux délires mexicains, de Frida Kahlo à Diego, de la nuit de la poésie aux montagnes rocheuses, les majuscules disparaissent dans un véhicule tout-terrain, d'un océan à l'autre.

Le lieu est déjà là, comme si je n'avais jamais besoin d'y penser. Il est toujours dans l'entre-deux de la page, dans l'entre des lignes. Limitrophes, terrains vagues, trous de mémoire qui vous sautent aux yeux dès que l'on ouvre la porte de son chez-soi. Mettre la clé dans la serrure pour que surgisse l'image familière d'une table de travail où se projette le continu, la pensée de l'autre lieu, la pensée sauvage.

Une fille marche dans un pays où le pétrole abonde. Une fille cherche à accumuler les évidences de son existence, la preuve d'une naissance. Une fille attend le flash de la mémoire maternelle, la troisième vague comme une contraction, les plis, les syllabes ratatinées de bouches étrangères. Entre Montréal et l'autre ville, le souvenir du lieu se donne en fuite, en fût, dans une bière tablette impossible à digérer. Elle attend un ami, un frère, une sœur, une collègue, un fils même.

Ma route mène inmanquablement à une chambre de pornographe, à une victime attablée qui se refait une

beauté pendant que le sexe va se faire foutre dans le lit de la caméra. Pour survivre et pour que la mémoire ne se gaspille pas, il m'a fallu inventer des pistes où les poupées gonflables ne étaient plus sous le coup des projecteurs, imaginer des petites filles sachant écrire bien avant de commencer l'école. Les instantanés s'empilent, flottent, sans ordre apparent, tout près des aéroports nécessaires.

Un pauvre documentaire, une lutte faite de mottions de laine dans lesquels s'enfarge le chat de la voisine, un chas d'aiguille trop mince pour y enfiler quoi que ce soit. Quand j'étais jeune, nous jouions à la cachette, mes frères et moi. Nous changions de place, nous inventions des métaphores au fil des longues journées d'été écourtées par le sommeil. Nous nous choissions des endroits privilégiés, inconnus, méconnus, mal connus. Nous nous couchions à dix heures du soir pour que ma mère puisse enfin se reposer.

Dans la vie de cette femme en transit, le sujet se donne par l'intermédiaire d'un corps qui tourbillonne sur lui-même, d'une figure à talons hauts qui chavire, étourdie, *dizzy*, entraînée par un courant qui lui coupe les jambes, un cyclone. Au milieu de l'œil de l'ouragan, un rappel des Tropiques. Une femme élégamment vêtue, « chic » comme on dit, étrangement repense le monde, s'improvise un imaginaire, une suite de fentes de toutes sortes de couleurs, de minuscules carrés de sable, des détresses gigantesques d'exilée. Au verso, un espace blanc où se défait le texte. Elle vit en mode mineur, dans la permanence d'un bémol. Au verso, une géographie qui nierait le sentiment de prendre les mots comme ils viennent, le tracé d'une route de plaine longue à en mourir.

Avec le temps, on s'habitue bien sûr. On oublie pourquoi on est parti un jour. On s'est toujours fait accroire que c'était pour le travail, pour l'autre. L'autre s'infiltré comme un insecte dans les fissures d'une maison mille fois rénovée. L'appartenance grouille, colonie de fourmis se construisant un mur de défenses selon les embûches, déplaçant le mal, filtrant la lumière, piétinant sur place, transportant le double 43

de leur poids, s'imaginant un nouveau nid pour déjouer l'habitude. Elle s'invente au fur et à mesure qu'elle fait de l'air. Toute une histoire... En dernier lieu, l'exil vient tourmenter, chatouiller la plume, précisément pour qu'on en parle, comme s'il était d'une importance capitale de le faire.

On m'a enlevé l'appendice en même temps que la vésicule biliaire, à vingt ans. À part trente pierres au foie, je n'avais aucun problème mais le médecin m'a dit, ce sera fait. « De toute façon, l'appendice ne sert à rien. » On m'a enlevé bien d'autres choses dans la vie. Longtemps, je me suis ennuyée de tous mes organes. À côté des Rocheuses, je ne fais pas le poids, je sais, mais je tiens à moi.

Personne n'est venu cet été-là, ni le suivant d'ailleurs. Maintenant, elle se dit qu'il faut prendre les gens quand ils passent, s'ils veulent bien faire le détour, ou déménager.